



Stendhal
Œuvres intimes

I

ÉDITION ÉTABLIE
PAR V. DEL LITTO

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

1519392

STENDHAL

Œuvres intimes

I

ÉDITION ÉTABLIE
PAR V. DEL LITTO

nrf

GALLIMARD

*Ce volume, faisant partie
d'une nouvelle édition
des « Œuvres intimes »
de Stendhal
et portant le numéro cent neuf
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur bible des Papeteries Jeand'heures
le 7 janvier 1981
sur les presses
de l'imprimerie Tardy Quercy S.A.
à Bourges.
La reliure a été exécutée
par Babouot à Lagny.*

BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1981.

CE VOLUME CONTIENT :

Préface
par V. Del Litto

Tableau chronologique

JOURNAL
(1801-1817)

Appendices

- I. Fragment du journal de Louis Crozet (1805)
- II. Caractères (1805-1806)
- III. Voyage à Brunswick (1808)
- IV. Extraits du journal de Félix Faure (1809)
- V. Histoire d'une partie de ma vie (1811)
- VI. Voyage au Havre (récits de Louis Crozet et de Félix Faure) (1811)
- VII. Pendant la campagne d'Allemagne de 1813
- VIII. Journal 1814
- IX. Voyage à Londres (1817)

Notices, notes et variantes

PRÉFACE

« [...] je note le son que chaque chose produit, en frappant mon âme. »

Journal, 11 septembre 1811¹.

L'œuvre de Stendhal se présente de prime abord comme celle d'un polygraphe : aux romans et aux nouvelles se mêlent des relations de voyage, des pamphlets, des autobiographies, des essais philosophiques, de critique littéraire, musicale, d'histoire de l'art. La variété semble être la note dominante. Et non à l'avantage de l'auteur. Les touche-à-tout sont obligatoirement superficiels. Leurs productions sont le plus souvent de simples et banales compilations.

Mais est-ce vraiment le cas de Stendhal? Certes pas. Il suffit de lire ces ouvrages apparemment si variés pour s'apercevoir qu'il n'y a pas lieu de parler de polygraphie. Bien au contraire, l'œuvre stendhalienne possède une cohésion extraordinaire, sans failles, plus complète même que ne l'ont cru les exégètes. Depuis le jour où il a commencé à manier la plume — et il a commencé de bonne heure — jusqu'au moment où la mort est venue la lui arracher des mains, Stendhal n'a écrit, en fait, qu'une œuvre unique. Preuve nouvelle, si besoin en était, du trait fondamental de son caractère : la linéarité. Et de cette œuvre unique il est lui-même le protagoniste. Autrement dit, elle est placée sous le signe de l'autobiographie. Plus que toute autre, l'œuvre stendhalienne fait littéralement corps avec son auteur.

Y compris l'œuvre romanesque. La plupart des héros de ses romans sont des projections de la sensibilité et du comportement du romancier. De même, la plupart des épisodes fourmillent d'allusions à des épisodes réels. Non que l'invention soit refusée à Stendhal, mais elle est conditionnée par la présence constante de son moi.

Ce lien étroit, indissoluble, entre la vie et l'œuvre est le trait le plus curieux et le plus tangible de l'originalité stendhalienne, celui qui différencie Stendhal de ses confrères et le place résolument à part. Il est caractérisé par le terme d'égotisme. C'est l'égotisme qui donne une coloration particulière à chacune de ses pages.

À plus forte raison, l'égotisme est l'élément essentiel des œuvres qu'il est convenu d'appeler intimes. Elles placent le Grenoblois dans la lignée des grands auteurs d'autobiographies, de Saint-Augustin à Chateaubriand, en passant par Jean-Jacques Rousseau, Vittorio Alfieri, Restif de La Bretonne.

Mais s'il est vrai — et comment pourrait-il en être autrement? — que chacun de ces auteurs a sa manière propre de parler de lui-même, de se mettre en scène, et, souvent, de se faire valoir, il ne l'est pas moins que Stendhal suit des chemins non frayés jusqu'à lui. Dans ce domaine, comme dans celui du roman, il est original; l'angle sous lequel il se regarde est aussi nouveau que les procédés auxquels il recourt.

Bien qu'il ne soit arrivé qu'assez tard — nous allons le voir — à la formulation de son propre égotisme, les écrits autobiographiques jalonnent sa vie; et le Journal, les Souvenirs d'égotisme, la Vie de Henry Brulard marquent trois étapes successives de l'égotisme. C'est pourquoi il est préférable de suivre, pour les présenter et pour les lire, l'ordre chronologique de composition plutôt que celui des événements qui s'y trouvent rapportés.

Nosce te ipsum.

« Mon moyen, c'est ce journal. »

Journal, 10 août 1811¹.

Le Journal d'abord. Stendhal l'a commencé quand il avait dix-huit ans. Cet âge exclut d'emblée tout esprit préconçu de

systématisation, et lui donne son caractère original d'expression spontanée¹. D'abord simple enregistrement des petits faits quotidiens, il prend très vite une tout autre finalité : il devient un moyen de connaissance.

Un tri est effectué : la notation des actes journaliers dont la répétition ne porte pas à conséquence est éliminée, au bénéfice de ce qui, transcendant le contingent, a une signification et mérite d'être fixé. Ainsi dans ce Journal, si minutieux, il n'est fait aucune part — sauf pendant les campagnes napoléoniennes — à la nourriture, tandis que l'habillement et la vie sexuelle font l'objet de multiples remarques. Le caprice n'y est pour rien ; des actions quotidiennes, terre à terre ou frivoles, sans signification en elles-mêmes, sont toujours « sublimées » par Stendhal, qui les place sur un plan plus élevé. Le côté anecdotique — celui-là même qui a valu le plus de sarcasmes aux stendhaliens — est aussi valorisé. Henri Beyle ne s'attarde que sur les notations susceptibles de l'aider à se connaître lui-même. Les preuves, indiscutables, foisonnent sous sa plume :

« Je me suis connu moi-même [...] ². »

« Je m'instruis par mes succès³. »

« On dirait que ma mémoire n'est que la mémoire de ma sensibilité⁴. »

« Faire incessamment [...] l'examen de ma conscience : comme homme qui cherche à se former le caractère, les manières, à s'instruire, à s'amuser, à se former dans son métier⁵. »

« Ce qui me chagrine, c'est l'idée qu'estimant le caractère comme je fais, peut-être n'en ai-je point. [...] | J'ai l'air d'avoir du caractère parce que, par le plaisir d'éprouver de nouvelles sensations, j'aime à hasarder ; mais je ne domine point en cela ma passion véritable, je ne fais qu'y céder⁶. »

« [...] je note le son que chaque chose produit, en frappant mon âme⁷. »

1. Dès le début, Stendhal déclare nettement : « [...] je prends pour principe de ne me pas gêner et de n'effacer jamais » (18 avril 1801 ; p. 3).

2. 11 août 1804, p. 112.

3. 11 mars 1805, p. 261.

4. 30 mars 1806, p. 420.

5. Vers le 10 octobre 1808, p. 508.

6. 14 juin 1811, p. 697.

7. 11 septembre 1811, p. 753.

« Souvent pour moi décrire le bonheur, c'est l'affaiblir. C'est une plante trop délicate qu'il ne faut pas toucher¹. »

« Je n'écris pas de journal quand je suis heureux ; cette analyse indiscrete nuit au bonheur [...] ². »

« On gâte le bonheur en le décrivant³. »

« [...] décrire le bonheur le diminue⁴. »

« On se connaît et on ne se change pas, mais il faut se connaître⁵. »

Enfin, couronnant le tout, cette déclaration dont l'éloquence se passe de commentaire : « Nosce te ipsum | [...] Mon moyen, c'est ce journal⁶. »

Le journal est donc le meilleur moyen d'atteindre à la connaissance de soi. La notation journalière des sensations est indispensable à ce travail de fouille. Ici aussi des témoignages abondants prouvent que le journal, loin de figer le présent, est un document destiné à fournir, dans le futur, des points de comparaison, des éléments de réflexion, à l'Henri Beyle — à la fois semblable et différent — des années à venir :

« C'est une partie de ma conscience intime écrite [...] ⁷. »

« Il faut que j'écrive, de peur de l'oublier, ma manière d'être à Milan [...] ⁸. »

« The last part of the tour through Italie présentée en toute humilité à M. H[enri] de B[eyle] âgé de 39 ans, qui vivra peut-être en 1821, par son très humble serviteur plus gai que lui, le H[enri] B[eyle] de 1811⁹. »

Stendhal ne serait pas Stendhal, si cette recherche incessante du moi donnait lieu à des analyses abstraites se situant à un niveau strictement idéologique. Le propre de Stendhal, au contraire, est de « coller » à la vie. Ce n'est pas de lui qu'on peut dire, comme de tant de littérateurs : caret humanitate, il manque d'humanité. Ses observations sont le produit de

1. 24 octobre 1811, var. e, p. 802, passage ajouté en 1813.

2. 28 août 1812, p. 827.

3. 9 septembre 1813, p. 883.

4. 15 septembre 1813, p. 884.

5. 4 juillet 1814, p. 907.

6. 10 août 1811, p. 710.

7. 1^{er} juin 1810, p. 579.

8. 8 septembre 1811, p. 737.

9. 29 octobre 1811, p. 813.

l'expérience quotidienne. Il en découle deux conséquences dont l'intérêt ne saurait être mis en doute. D'abord, l'instauration d'une dialectique : Henri Beyle suit comme dans un miroir ses propres agissements, et le miroir lui renvoie l'image d'un Myself, comme il l'appelle, sur qui il peut porter un jugement impartial. À cette sorte de dialogue ininterrompu s'ajoute la misanthropie, fruit de la constatation cent fois renouvelée qu'il n'avait ni le même caractère, ni les mêmes goûts que la plupart de ses contemporains.

Se souvient-on de l'épisode du séminaire dans Le Rouge et le Noir? Il a maintes fois été cité comme une preuve manifeste de l'anticléricalisme foncier de Stendhal, du plaisir douteux qu'il prend à railler la religion, à la présenter sous les couleurs les plus noires et les plus fausses. En fait, la réalité est tout autre. Placé à la charnière des deux parties du roman, cet épisode a un rôle bien précis : celui de faire découvrir à Julien Sorel, qui ne connaissait pas le monde, la manière de penser et d'agir des jeunes roturiers, ses pairs, s'apprêtant à embrasser, comme lui, la carrière ecclésiastique. Ce contact — combien désagréable! — lui fait ouvrir les yeux sur sa propre nature, sur son « étrangeté¹ ».

Cette prise de conscience de Julien Sorel est, au séminaire près², le fruit de l'expérience personnelle d'Henri Beyle à qui une double vérité s'est imposée lorsqu'il a été amené à s'insérer dans la société : d'abord, il ne connaissait pas les hommes, tout son intérêt se concentrant sur un homme, autrement dit lui-même³; ensuite, il éprouvait de l'éloignement, voire du mépris, pour ses semblables. Il s'encourage, c'est vrai, à combattre ce fâcheux penchant. Ainsi il souhaite, le 27 mars 1811⁴, aller à l'armée : « Il serait charmant, en revenant d'Italie, d'aller à une armée bien active. Mes deux défauts provenant de

1. Stendhal se sert de cette expression. Voir sa lettre à Pauline du 21 avril 1813 (*Correspondance*, t. I, p. 695).

2. Cependant il existe dans la vie de Stendhal une expérience équivalente : sa déception quand, pour la première fois, il lui a été donné de fréquenter des garçons de son âge à l'École centrale.

3. Stendhal a noté sur la couverture d'un de ses cahiers ces mots révélateurs : « Je connais très peu les hommes. Mes études ont été sur l'homme » (p. 578). « *The man perhaps, but the men very little* [L'homme peut-être, mais les hommes très peu] » (p. 579).

4. P. 668.

misanthropie¹ font qu'il est avantageux pour moi d'être forcé impérieusement² à voir et à pratiquer les hommes. » Mais c'est là un vœu pieux. L'isolement « moral » — terme bien stendhalien — va toujours s'accroissant. Il s'accompagne d'un recours de plus en plus accentué au masque, destiné à protéger l'espagnolisme du moi contre les atteintes de la bassesse.

Quête du bonheur, isolement, recours au masque, sont les éléments de base du « beylisme », cet ensemble de principes codifiés entre 1811 et 1812, qu'Henri Beyle n'a pas hésité à appeler de son nom³ et auquel il restera désormais fidèle toute sa vie.

Conséquence inattendue : l'apparition de la notion de « beylisme » coïncide curieusement avec la disparition progressive du Journal. La rédaction de celui-ci devient d'abord intermittente, puis elle est abandonnée. Faut-il s'en étonner ? C'est précisément parce que le « beylisme » est un point d'arrivée, l'aboutissement d'un travail de fouille, que le Journal n'a plus de raison d'être.

Mais s'il est vrai que le Journal constitue une étape — et une étape importante — dans la connaissance du moi, et que, par conséquent, il a été abandonné lorsque sa finalité a été atteinte, comment expliquer que la présente édition des écrits autobiographiques stendhaliens se distingue des précédentes — et c'est là sa nouveauté et son originalité — par la présence d'un Journal qui, sans solution de continuité, accompagne Stendhal, jour après jour, jusqu'à sa mort ? Il y a là une sorte de contradiction apparente qui appelle des éclaircissements.

Le Journal qu'on connaît, celui qui a été publié jusqu'ici est un texte « élaboré ». C'est à cette élaboration que Stendhal, à un moment donné, a mis fin. Cela ne l'a pas empêché de continuer à parler de lui-même, mais autrement : dans une

1. C'est Stendhal qui souligne.

2. C'est moi qui souligne.

3. C'est le terme « beylisme » qui apparaît d'abord. En parlant de son camarade Louis Crozet, Stendhal écrit qu'il essaie de « le rendre un peu beylisme [...] » (17 mars 1811 ; p. 662). « Beylisme » est employé un an plus tard. Stendhal écrit à Félix Faure le 2 octobre 1812 : « [le bonheur] doit te ramener naturellement aux principes du pur beylisme. » Et il ajoute : « Je lisais les *Confessions* de Rousseau il y a huit jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de beylisme qu'il a eu tant de malheurs » (*Correspondance*, t. I, p. 659).

multitude de notes, concises, elliptiques, jetées quotidiennement sans ordre dans les marges du premier livre venu. Ces notes étant toujours datées, il a semblé légitime, indispensable même, de classer cette masse informe de matériaux autobiographiques dans le seul ordre possible, l'ordre chronologique. Le Journal ainsi reconstitué est donc formé de la réunion de tous les marginalia connus à ce jour. J'ajoute que, sauf découvertes imprévues, le recensement de ces marginalia peut être considéré à l'heure actuelle comme complet grâce à l'apport considérable, et en grande partie inédit, de l'ancien Fonds Bucci, devenu enfin accessible, et de quelques autres volumes libéralement mis à ma disposition par leur propriétaire¹.

Il va sans dire que ce Journal « reconstitué » diffère sensiblement par la forme et par le fond, par sa motivation et par sa portée, du Journal « élaboré ». À l'exploration, réfléchie, minutieuse, du moi se substitue l'enregistrement succinct de certains faits dont Stendhal veut garder la mémoire. Le travail de fouille destiné à pénétrer dans le dédale des racines du moi, et où ce moi était soumis à une impitoyable dissection, est remplacé par des indications événementielles et informelles. À première vue, le processus est déroutant. C'est plutôt à la marche inverse qu'on se serait attendu : un approfondissement progressif de l'analyse. Ne dirait-on pas qu'on se trouve en présence d'une démission de l'esprit, d'une renonciation à cette recherche de la vérité qui a hanté Stendhal dès sa jeunesse ? La question est d'autant plus frappante qu'elle n'a jamais été posée, et pour cause !

En réalité, l'abandon du Journal « élaboré » n'entraîne nullement — il faut bien le voir — la cessation de cette habitude, de ce besoin de ruminer qui est l'un des traits spécifiques de la personnalité de Stendhal. Bien au contraire. Les brèves notes semées à tout vent² trahissent chez lui une préoccupation

1. Je remercie plus particulièrement M. Sickles, qui a bien voulu m'autoriser à relever et à publier dans la présente édition les notes dont Stendhal a couvert son exemplaire de l'édition en 21 volumes des *Mémoires complets du duc de Saint-Simon*.

2. Que de questions ces notes n'amènent-elles pas à se poser sur le caractère de Stendhal ! Son habitude d'écrire sur les couvertures des livres est sans doute la plus surprenante. N'était-ce pas là tenter le diable, livrer au premier indiscret venu des réflexions qui devaient

constante, le désir d'arracher au temps — tempus edax rerum, pour reprendre l'expression d'Horace — les « petits faits » jalonnant sa vie et permettant de recréer son moi, de mieux le saisir, non pas dans son devenir, mais dans ce qu'il avait été. Le présent cède le pas au passé, un passé qui se prolonge dans le présent. C'est pourquoi d'ailleurs au Journal « élaboré » succède logiquement l'autobiographie proprement dite, soit l'évocation du passé.

« Dès que je cherche le moins du monde à me souvenir, mon talent diminue. »

Journal, 1^{er} juillet 1814¹.

Les années passent. À l'Empire succède la Restauration. À son tour, celle-ci cède la place à la monarchie de Juillet. Le brillant fonctionnaire de l'Empire, déchu au rang des demi-soldes, est obligé de demander à sa plume des moyens d'existence. Les livres qu'il publie alors — essais, récits de voyage — sont, jusqu'à un certain point, de la littérature alimentaire. Il ne tombe pas pour autant dans la terne, la plate compilation. Et, dans tous ces livres, il se raconte, à des degrés divers. Principalement dans De l'Amour, qui, loin d'être un pseudo-traité philosophique, comme on l'a trop longtemps cru, est une confession, le journal à posteriori de sa violente, et malheureuse, passion pour Matilde Dembowska.

L'obscur représentant de la France qu'il est devenu — ô ironie du sort! — dans l'État pontifical entreprend à nouveau, vers le milieu de 1832, de se raconter. Cependant, ce n'est plus, comme dans le Journal, sur son présent et en vue de son avenir qu'il écrit. L'âge aidant — il vient d'atteindre ce que Dante a appelé le « milieu du chemin de notre vie », la cinquantaine — il entame, sous le titre original Souvenirs d'égotisme, le récit de la décennie qu'il a passée à Paris de 1821 à 1830. Mais au bout de deux semaines il arrête sa narration aussi

demeurer secrètes? Une telle pratique se concilie mal avec la prudence, voire la méfiance, que Stendhal avait érigées en règle de vie.

brusquement qu'il l'avait commencée, et cet arrêt va être définitif.

Les Souvenirs d'égotisme posent bien des questions qu'on ne saurait éluder : choix de l'époque évoquée, brusque arrêt de la rédaction, sens même du titre.

Pourquoi Stendhal a-t-il, au mépris de l'ordre chronologique, pris comme date de départ 1821, de préférence à toute autre, par exemple à 1814, l'année qui a marqué un tournant décisif dans son existence, et fait de lui, à la chute de l'Empire, un exilé volontaire ?

On peut répondre que ce choix résulte moins d'un calcul délibéré que de la situation psychologique où s'est trouvé le consul de France après quelque douze mois de séjour ininterrompu dans les États romains.

Point n'est besoin de rappeler qu'il s'ennuyait à mourir dans la petite ville de Civitavecchia, siège de son consulat, et que ses fréquents séjours à Rome ne le distrayaient guère, non seulement parce que l'ancienne capitale du monde était alors la ville des ruines et des tombeaux, mais encore, et surtout, parce qu'il n'y trouvait pas ce dont son esprit avait le plus besoin, une conversation nourissante et excitante. Fréquenter un salon était, pour lui, l'équivalent de la lecture d'un livre passionnant ; dans les deux cas il se livrait à cette chasse aux idées que sa forme d'intelligence lui rendait indispensable.

Or, rien de plus diamétralement opposé, sous ce rapport, que sa morne vie d'alors et les dix années qui venaient de s'écouler. Certes, dans ce passé si proche et déjà si lointain, il n'y avait pas eu pour lui que du bonheur : Matilde l'avait repoussé, ce qui avait teinté d'amertume et de découragement son retour à Paris en 1821 ; l'épuisement de ses ressources financières l'avait obligé à s'humilier et à quémander une situation ; son expulsion de Milan à la fin de 1827 lui avait fermé la porte de sa patrie d'adoption... Tous ces désagréments et ces souffrances étaient réels, mais, en contrepartie, que de satisfactions de cœur et d'esprit : la passion enivrante — et partagée — pour Clémentine ; la folle flambée pour Alberthe ; la joie de voir une jolie fille, Giulia, lui faire une déclaration en règle ! D'autre part, une vie sociale intense, où son goût de la dialectique et du paradoxe avait trouvé, pour s'exercer, un

terrain idéal; la participation aux débats qui occupaient alors le premier plan de l'actualité : en littérature, la bataille romantique; en musique, la querelle de l'opéra italien; en économie et en sociologie, la polémique née autour du saint-simonisme. Enfin, la conscience d'avoir trouvé, après de nombreux tâtonnements, sa véritable voie : la création romanesque.

La comparaison de cette époque d'épanouissement et de plénitude avec l'existence de petit fonctionnaire qu'il menait depuis 1830 devait le porter à se replier sur lui-même. La réaction contraire aurait étonné.

Dès le début de 1832, il conçoit donc le projet d'écrire sa vie. Le 14 janvier, il en fait part en ces termes à son ami et confident Domenico Fiore : « Je m'amuse à écrire les jolis moments de ma vie; ensuite, je ferai probablement comme avec un plat de cerises, j'écirai aussi les mauvais moments, les torts que j'ai eus et ce malheur que j'ai eu de déplaire toujours aux personnes auxquelles je voulais trop plaire [...] ¹. »

Le 12 juin suivant il ajoute, dans une lettre au même correspondant :

« Quand je suis exilé ici, j'écris l'histoire de mon dernier voyage à Paris, de juin 1821 à novembre 1830. Je m'amuse à décrire toutes les faiblesses de l'animal; je ne m'épargne nullement [...] ². »

Mais, puisque « amusement » il y avait, pourquoi, au lieu de s'abandonner au fil du récit, s'est-il subitement crispé et a-t-il renoncé à poursuivre l'évocation de cette période de sa vie? Pour donner à cette question la réponse qu'elle demande, il est indispensable d'examiner de plus près le mot d'égotisme qui apparaît dans le titre de l'œuvre et de définir avec le plus de précision possible, par comparaison avec le sens qu'on lui donnait généralement, celui où Stendhal le prend.

Le terme égotisme, tout en ayant une étymologie latine (ego : je), nous est venu de l'anglais. Egotism est employé, semble-t-il, pour la première fois dans le *Spectator* d'Addison. On lit dans ce périodique à la date du 2 juillet 1714 :

1. *Correspondance*, t. II, p. 386.

2. *Ibid.*, p. 446. En fait, lorsque Stendhal écrit cette lettre, la rédaction des *Souvenirs d'égotisme* n'a pas encore commencé. Elle ne débutera que huit jours plus tard.

« [...] *The Gentlemen of Port-Royal, who were more eminent for their Learning and their Humility than any other in France, banished the way of speaking in the First Person out of all their works, as arising from vain-Glory and Self-conceit. To show their particular Aversion to it, they branded this Form of writing with the Name of Egotism; a Figure not to be found among the ancient Rhetoricians* [...] ¹. »

Depuis, *egotism et egotist ont fait partie du vocabulaire anglais courant. Ainsi au début du XIX^e siècle William Hazlitt, entre autres, a intitulé un de ses étincelants essais : On egotism (1824).*

En France, égotisme et égotiste ont commencé à être employés sous la Restauration². F. Raymond a enregistré égotisme dans son Dictionnaire des mots nouveaux (1824) et il a fait suivre le terme de cette explication : « Défaut de parler de soi, habitude blâmable de parler de soi³. »

En 1828, le terme égotisme figure dans le Dictionnaire de la langue française faussement attribué à Rivarol, et il y est suivi de la définition que voici : « Habitude blâmable de parler de soi. » L'année suivante, on le retrouve sous la plume de l'auteur des Mémoires d'une contemporaine qui n'omet pas de le présenter comme un mot étranger :

« Un voyageur et encore plus un auteur de mémoires ont toujours leurs propres héros. Les Anglais ont une heureuse expression : celle d'égotisme, qui n'est pas odieuse comme le mot français égoïsme, pour caractériser la manie ou quelquefois la nécessité de mettre au premier rang, dans un récit, les pronoms personnels je et moi⁴. »

Égotisme et égotiste sont l'objet de plus amples explica-

1. « [...] Les Messieurs de Port-Royal, qui étaient plus éminents que quiconque en France par leur savoir et leur humilité, bannissaient de tous leurs ouvrages l'usage de parler à la première personne comme procédant de la vaine-gloire et de l'orgueil. Pour montrer la particulière aversion qu'elle leur inspirait, ils stigmatisaient cette manière d'écrire du nom d'*égotisme*, terme qui ne se trouve pas chez les rhétoriciens de l'antiquité [...]. »

2. Bloch et Wartburg datent le mot de 1726, mais ajoutent qu'il fut noté comme un néologisme jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

3. *Dictionnaire des termes appropriés aux arts et aux sciences et des mots nouveaux que l'usage a consacrés, pouvant servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie*, 1824.

4. T. VIII, p. 356.